

Leo Rutra

# Saint Louis de Gonzague

Bruno, voici mon journal  
faites-en ce que bon vous semble  
Pardonnez-moi.  
Daniel.

Leo Rutra

Saint Louis de Gonzague

© Leo Rutra, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-0967-6



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'effroi. Une communauté sous le choc. Une messe solennelle. Des proches et des inconnus réunis pour témoigner de leur soutien et de leur solidarité. À des familles qui pleurent leurs disparus ; à des survivants qui peinent à prendre conscience de ce qu'ils viennent de vivre.

Un nombre indécent de caméras de télévision ont investi la petite bourgade de Bully-en-Yvelines pour retransmettre l'évènement, comme si c'était le nouveau feuilleton à la mode. Depuis le 19 mars 2013, il est presque impossible de trouver une édition de n'importe quel journal, qu'il soit national ou local, qu'il soit télévisé, papier ou même en ligne, qui ne parle pas du massacre de Saint Louis de Gonzague. Et la plupart se ressemblent.

Tous font état du drame comme s'il n'était la responsabilité que d'une seule personne. Tous cherchent à faire couler une larme à la mémoire de ces personnes arrachées trop tôt à la vie.

Mais aucun journaliste ne dépeint la vérité qui se cache derrière les faits macabres rabâchés en boucle. La vérité ne les intéresse pas. Ils veulent du sensationnel, quelque chose qui captive les téléspectateurs et les auditeurs, quelque chose qui fasse vendre, qui produise des clics et qui *trend* sur les réseaux sociaux. Mais surtout rien qui ne soit trop complexe.

La semaine dernière, l'attention des médias portait sur les manifestations contre le nouveau projet de réforme des retraites. La semaine prochaine, elle sera accaparée par un nouveau scandale économique ou sexuel. Mais pour l'heure, il n'y en a que pour Bully-en-Yvelines, cette bourgade anonyme dont plus personne en France n'ignore le nom. Dont on parle dans le monde entier.

Certaines des nombreuses personnes interviewées se trouvaient sur place au moment du drame. Des témoins aveuglés par leur peine et étourdis par le tremblement de terre qui a secoué leur monde. Ils répètent encore et encore qu'ils ne comprennent pas, qu'ils n'ont rien vu venir. Et pour cause,

il aurait fallu qu'ils soient capables de prendre du recul et de se remettre en question.

Autant dire que c'est peine perdue.

J'ai appris ce qui s'est passé comme le reste du monde, devant mon écran de télévision. C'était le début de l'après-midi et je zappais sans conviction, à la recherche d'un programme qui saurait capter mon attention – ce qui est peut-être beaucoup demandé – sans aggraver ma migraine – ce qui est trop demandé. Je faisais passer une légère gueule de bois avec une bière tiède, vautré dans le canapé inconfortable de mon frère.

J'ai sondé jusqu'aux tréfonds les plus obscurs du bouquet de chaînes à ma disposition et j'ai sérieusement envisagé de regarder un jeu télévisé coréen. Deux candidates surexcitées se tenaient chacune à une extrémité d'un tube en verre. À l'intérieur du tube se trouvait un cafard. Le but du jeu était simple, souffler plus fort que son adversaire et lui faire avaler le cafard. Brillant. Mais l'omniprésence de logos agressifs sur les bords de l'écran ainsi que l'enthousiasme hystérique du commentateur et des candidats agissaient comme des milliers d'épines s'enfonçant dans mon cerveau meurtri. J'espère que celle de droite aura gagné, je crois me souvenir qu'elle était légèrement moins agitée que son adversaire.

Je suis revenu sur TF1, prêt à presser le bouton P+ de la télécommande pour ne pas avoir à écouter ne serait-ce qu'une ligne de dialogue d'*Amour, Gloire et Beauté*. La série américaine a beau être suivie religieusement par des millions de téléspectateurs de par le monde depuis plusieurs décennies, je n'arrive pas à la regarder pendant plus d'une dizaine de secondes sans que monte en moi un besoin pressant de m'immoler.

Mais, sur l'écran, il n'y avait pas d'acteurs médiocres aux physiques stéréotypés en train de mal jouer un scénario mal écrit, le tout dans un décor aussi réaliste que celui du spectacle de fin d'année d'une école maternelle de campagne. À la place, il y avait un journaliste qui se tenait devant l'école Saint-Louis de Gonzague, à Bully-en-Yvelines. École dont je m'étais fait virer moins de dix jours plus tôt, à deux mois du terme d'un contrat de six. En arrière-plan, des pompiers se battaient contre des flammes.

Je suis resté figé devant les images avant d'être pris d'un éclair de lucidité et de changer de chaîne.

Ce n'est pas tant que je refusais de savoir ce qui venait de se produire, mais je préférais n'importe quelle autre première source d'informations que TF1. Pas de raison particulière, sauf peut-être que je n'ai pas totalement confiance en l'impartialité de la première chaîne. Je suis passé sur i-Télé. Non pas que je pense que le groupe Canal+ soit beaucoup plus impartial que le groupe TF1, mais parce que je crois qu'il est peut-être un peu moins partial, ce qui est déjà pas mal. Peut-être que je me trompe.

Puisque TF1 suspendait Amour, Gloire et Beauté pour un FLASH SPECIAL, il n'était pas surprenant de découvrir les studios d'i-Télé en pleine ébullition. Le duo de journalistes qui assurait le direct répétait à tour de rôle des mots-clés tels que *horreur*, *monstre*, *choc*, *massacre*, *stupeur* et d'autres encore du même genre. Un correspondant spécial se tenait à côté du grand portail de Saint-Louis de Gonzague et articulait ses interventions autour des mêmes mots-clefs, comme si tous les trois jouaient une partie d'anti-Taboo.

Je ne l'écoutais que d'une oreille distraite. J'étais hypnotisé par la vision du bâtiment principal. Le cœur de l'école, comme l'appelait le directeur. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de l'immense tache noire sur la façade. Jésus ressemblait à un rescapé de l'Enfer.

Les pompiers avaient définitivement pris le dessus sur l'incendie. Les dernières flammes qui léchaient encore la devanture du bâtiment et sa croix massive se tarissaient avant de se rétracter, repoussées par les puissants jets d'eau. Les deux premiers étages étaient noircis par la suie. Une épaisse fumée sombre s'élevait des salles de classe et d'autres pompiers, armés de leurs lances, se précipitaient à l'intérieur pour entériner définitivement le feu avant qu'il ne reprenne.

— Comme vous pouvez le voir derrière moi, commentait le journaliste en désignant les pompiers dans son dos, l'incendie dans le bâtiment principal semble avoir enfin été maîtrisé par les sapeurs-pompiers de Houdan. Espérons que nous pourrons en apprendre plus sur les

événements funestes qui se sont produits ici, à l'école privée Saint Louis de Gonzague, à Bully-en-Yvelines. En attendant, c'était...

Tout ce qu'on savait, à ce moment-là.

À part, bien sûr, que plusieurs adolescents étaient morts et qu'un incendie s'était déclaré dans une salle de classe.

Je n'ai pas été tranquille de la journée. Ma gueule de bois a cédé place à un sentiment d'angoisse grandissant.

Ce n'est que plus tard dans la soirée qu'on apprendrait que les policiers avaient essayé d'arrêter l'élève à l'origine du massacre, avant d'être forcés de l'abattre. Le nom de cet élève était Daniel Duffermier.

Quand j'ai entendu son nom, mon cœur a manqué un battement et je me suis couvert la bouche comme si j'allais vomir. L'annonce m'a fait l'effet d'un violent coup de massue dans le plexus. Parce que j'ai connu Daniel. Lors de mon passage à l'école Saint Louis de Gonzague.

Je tiens à clarifier deux choses, avant de poursuivre. Premièrement, le drame du 19 mars 2013 aurait pu être évité. Et deuxièmement, s'il est coupable de la tuerie dont on l'accuse, Daniel Duffermier n'est pas le seul responsable.

Au moment où son nom s'est mis à défiler sur les bandeaux des chaînes d'information, ça aurait été plus facile de lui tourner le dos et le traiter de monstre à mon tour. Mais je ne l'ai pas fait. L'idée ne m'a même jamais effleuré. Je l'avais côtoyé, ce gamin dont le visage a rapidement été érigé comme un symbole de tout ce qui ne va pas chez la jeunesse française. Il ne ressemblait pas au portrait qu'en ont fait les journalistes. Son histoire n'était pas aussi simple que le résumé succinct et partial qui a été servi à l'opinion publique comme de la pâtée prémâchée. Il était injuste de le réduire à un simple adolescent perturbé qui avait décidé, du jour au lendemain, de devenir un tueur de masse.

Je n'aurais peut-être pas écrit cette histoire si mes journées ne se résumaient pas à diluer mes angoisses dans l'alcool. Mais j'avais besoin de

m'occuper autrement qu'en faisant semblant d'aider mon frère sur l'exploitation.

Et puis quelque chose me titillait.

Alors, comme tout écrivain qu'une histoire titille, j'ai commencé à réfléchir à des mots pour l'écrire. Je me suis même persuadé qu'il en allait de ma responsabilité. Une partie de moi – pas celle dont je suis le plus fier – espérait également que ce soit la bonne, celle que je parviendrais enfin à vendre à un éditeur et qui se retrouverait sur les étagères des librairies.

Boire ne m'a jamais aidé à écrire. Pourtant, même si j'ai déjà du mal à écrire sobre, je m'obstine à boire. J'ai commencé à coucher des idées sur papier deux jours après les événements. Le cadre et les personnages principaux étaient tout désignés, mais je n'arrivais pas à trouver mon angle d'attaque, à me lancer. Devais-je écrire un témoignage, un essai, une fiction ? Je n'arrivais pas à répondre à cette question, comme s'il me manquait un élément crucial.

Un matin, quelques jours plus tard, mon frère m'a tendu une grande enveloppe blanche avec mon nom et son adresse écrits dessus.

— C'est arrivé pour toi, hier.

Je n'ai pas demandé pourquoi il ne me la donnait qu'aujourd'hui, je me suis contenté de l'ouvrir. J'ai tiré sur le ruban rouge qui dépassait et déchiré le papier. Avant même d'ouvrir le paquet, je savais qu'il contenait un livre, la forme ne laissait aucun doute là-dessus.

Quand un écrivain reçoit un livre, tous ses sens sont en éveil. Surtout quand l'écrivain en question n'est qu'un ancien prof d'anglais remplaçant vivant sur le canapé inconfortable de son frère.

Sauf que ce n'était pas un livre.

J'ai glissé ma main dans l'enveloppe sans quitter mon frère des yeux. Je n'attendais aucun paquet. L'espace d'un instant, j'ai même cru que c'était un de mes manuscrits qui me revenait, imprimé, avec mon nom sur la couverture. Une façon originale pour une maison d'édition de me faire



savoir qu'ils allaient me publier.

J'étais intrigué autant que stressé.

Une feuille de papier s'est gondolée sous mes doigts et je l'ai sortie avant de poser l'enveloppe sur la table, à côté de ma tasse de café froid. En dépliant le mot, j'ai immédiatement reconnu l'écriture, sans même lire la signature. Il n'y avait que quelques mots, mais je n'avais pas besoin de plus.

*Bruno, voici mon journal. Faites-en ce que bon vous semble. Pardon. Daniel.*

— Alors, c'est quoi ?

Mon frère m'observait avec une curiosité enthousiaste. Il attendait que je lui annonce une bonne nouvelle. Moi, je sentais ma poitrine se compresser et les larmes me monter.

— Le début des emmerdes, Brice, le début des emmerdes...

Il a levé un sourcil en attendant que j'ajoute quelque chose, mais comme je me suis replongé dans ma tasse de café pour ne pas éclater en sanglots devant lui, il a fini par quitter la pièce.

C'était hier matin. Entre temps, j'ai lu le journal de Daniel. Ça a été, et de loin, ma lecture la plus difficile. Je suis passé par toute la gamme des sentiments humains, des plus simples aux plus extrêmes. Mais j'étais incapable de le refermer. Je me suis plongé corps et âme dans ses confessions pendant toute la soirée et une bonne partie de la nuit.

J'ai abandonné l'idée d'écrire une histoire sur ce qui s'est passé à Saint-Louis de Gonzague, le 19 mars 2013. Déjà parce que même les témoins directs n'arrivent pas à s'accorder sur le déroulement exact des événements et que je ne voudrais pas trahir la réalité en lui substituant mes fantasmes. Mais aussi parce que je crois qu'une histoire dont on connaît déjà la conclusion n'a qu'un intérêt limité. Tout le monde a entendu parler de la fusillade. Les journalistes ont tué le suspense.

Alors, au lieu de raconter une histoire, j'ai décidé d'écrire sur mes quatre mois passés à Saint-Louis de Gonzague. Ça risque de ne pas plaire à tout le monde, surtout pas aux bien-pensants. Mais si vous n'avez pas peur de la vérité – la vérité froide et dure – et que vous avez envie de comprendre comment naît un fait divers, ce qui suit pourrait vous intéresser.